

PENSER/CLASSER

Il y a beaucoup d'objets sur ma table de travail. Le plus ancien est sans doute mon stylo ; le plus récent est un petit cendrier rond que j'ai acheté la semaine dernière ; il est en céramique blanche et son décor représente le monument aux martyrs de Beyrouth (de la guerre de 14, je suppose, pas encore de celle qui est en train d'éclater).

Je passe plusieurs heures par jour assis à ma table de travail. Parfois je souhaiterais qu'elle soit la plus vide possible. Mais le plus souvent, je préfère qu'elle soit encombrée, presque jusqu'à l'excès ; la table elle-même est faite d'une plaque de verre longue d'un mètre quarante, large de soixante-dix centimètres, posée sur des tréteaux de métal. Sa stabilité est loin d'être parfaite et il n'est pas mauvais, en fin de compte, qu'elle soit

chargée ou même surchargée : le poids des objets qu'elle supporte contribue à la maintenir d'aplomb.

Je range encore assez souvent ma table de travail. Cela consiste à poser ailleurs tous les objets et à les remettre en place un à un. J'essuie la table de verre avec un chiffon (parfois imbibé d'un produit spécial) et je fais de même avec chaque objet. Le problème est alors de décider si tel objet doit ou non être sur la table (ensuite il faudra lui trouver sa place, mais cela n'est généralement pas difficile).

Cet aménagement de mon territoire se fait rarement au hasard. Il correspond le plus souvent au début ou à la fin d'un travail précis ; il intervient au cœur de ces journées flottantes où je ne sais pas très bien si je vais m'y mettre et où je me raccroche à ces seules activités de repli : ranger, classer, mettre de l'ordre. C'est dans ces instants-là que je rêve d'un plan de travail vierge, intact : chaque chose à sa place, rien de superflu, rien qui dépasse, tous les crayons bien taillés (mais pourquoi avoir plusieurs crayons ? en un seul regard j'en vois six !), tous les papiers empilés ou, mieux encore, pas de papier du tout, seulement un cahier ouvert sur une page blanche (mythe des tables impeccablement lisses des présidents-directeurs généraux : j'en ai vu une qui était une petite forteresse d'acier, bourrée d'appareils électroniques ou prétendus tels qui

apparaissaient et disparaissaient quand on manipulait les touches d'un super-tableau de bord...).

Plus tard, quand mon travail avance ou piétine, ma table de travail s'encombre d'objets que parfois le hasard seul rassemble (sécateur, mètre pliant), ou bien des nécessités éphémères (tasse à café). Certains resteront quelques minutes, d'autres quelques jours, d'autres, apparemment venus là d'une façon plutôt contingente, s'installeront d'une manière permanente. Il ne s'agit pas exclusivement d'objets directement reliés à un travail d'écriture (papier, articles de papeterie, livres) ; d'autres sont liés à des pratiques quotidiennes (fumer) ou périodiques (priser, dessiner, manger des bonbons, faire des réussites, résoudre des casse-tête), à des manies peut-être superstitieuses (mettre à jour un petit calendrier à pousser) ou ne se rattachant à aucune fonction particulière, mais peut-être à des souvenirs, ou à des plaisirs tactiles ou visuels, ou au seul goût du bibelot (boîtes, pierres, galets, soliflore).

En gros, je pourrais dire que les objets qui sont sur ma table de travail sont là parce que je tiens à ce qu'ils y soient. Cela n'est pas lié à leur seule fonction ni à ma seule négligence : par exemple, il n'y a pas de tube de colle sur ma table de travail ; elle se trouve dans un petit meuble à

tiroirs à côté ; je l'y ai remise il y a un instant après m'en être servi ; j'aurais pu la laisser sur ma table de travail, mais c'est presque machinalement que je l'ai rangée (je dis « presque » parce que, décrivant ce qu'il y a sur ma table de travail, je fais davantage attention aux gestes que j'y fais). Ainsi, il y a des objets utiles à mon travail qui ne sont pas ou pas toujours sur ma table de travail (colle, ciseaux, rubans adhésifs, bouteilles d'encre, agrafeuse), d'autres qui ne sont pas immédiatement utiles (sceau à cacheter), ou utiles à autre chose (lime à ongles) ou pas utiles du tout (ammonite) et qui s'y trouvent pourtant.

D'une certaine manière, ces objets sont choisis, préférés à d'autres. Il est évident, par exemple, qu'il y aura toujours un cendrier sur ma table de travail (sauf si je cesse de fumer), mais ça ne sera pas toujours le même cendrier. En général, un même cendrier reste assez longtemps ; un jour, en fonction de critères qu'il ne serait peut-être pas intéressant d'approfondir, je le mettrai ailleurs (près de la table sur laquelle je tape à la machine par exemple, ou près de la planche sur laquelle sont posés mes dictionnaires, ou sur une étagère, ou dans une autre pièce) et un autre cendrier le supplantera (infirmité évidente de ce que je viens d'avancer : en ce moment précis, il y a trois cendriers sur ma table de travail, c'est-à-dire deux de trop qui sont d'ailleurs vides ; l'un est le monument aux mar-

fait c'est beaucoup plus compliqué que ça n'en a l'air : on oublie toujours quelque chose, on est tenté d'écrire etc., mais justement, un inventaire, c'est quand on n'écrit pas etc. L'écriture contemporaine, à de rares exceptions (Butor), a oublié l'art d'énumérer : les listes de Rabelais, l'énumération linnéenne des poissons dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, l'énumération des géographes ayant exploré l'Australie dans *Les Enfants du capitaine Grant...*).

Il y a plusieurs années déjà que j'envisage d'écrire une histoire de quelques-uns des objets qui sont sur ma table de travail ; j'en ai écrit un début, il y a bientôt trois ans ; en le relisant, je m'aperçois que, des sept objets dont je parlais, quatre sont encore sur ma table de travail (entretiens, pourtant, j'ai déménagé) ; deux ont été changés : un tampon-buvard, que j'ai remplacé par un autre tampon-buvard (ils se ressemblent beaucoup, mais le second est plus grand), et un réveil à piles (dont je notais déjà que sa place ordinaire était sur ma table de chevet, où il se trouve aujourd'hui) remplacé par un autre réveil à remontoir ; le troisième objet a disparu de ma table de travail : c'est un cube de plexiglas fait de huit cubes attachés les uns aux autres de telle sorte qu'il peut prendre un très grand nombre de formes ; il m'a été offert par François le Lionnais ; il est dans une autre pièce, sur une tablette de radiateur, à côté de plusieurs autres casse-tête

et puzzles (l'un d'entre eux est sur ma table de travail ; c'est un double tangram, c'est-à-dire deux fois sept morceaux de matière plastique blanche et noire servant à former une quasi-infinité de figures géométriques).

Avant, je n'avais pas de table de travail, je veux dire, il n'y avait pas de table exprès pour ça. Aujourd'hui, il m'arrive, encore assez souvent, de travailler dans un café ; mais, chez moi, il est rarissime que je travaille (écrive) ailleurs qu'à ma table de travail (par exemple, je n'écris pour ainsi dire jamais au lit) et ma table de travail ne sert à rien d'autre qu'à mon travail (encore une fois, en écrivant ces mots il se révèle précisément que ce n'est pas tout à fait exact : deux ou trois fois par an, lorsque je fais des fêtes, ma table de travail, entièrement débarrassée, recouverte de nappes de papier — comme la planche sur laquelle s'empilent mes dictionnaires —, devient buffet).

Ainsi, une certaine histoire de mes goûts (leur permanence, leur évolution, leurs phases) viendra s'inscrire dans ce projet. Plus précisément, ce sera, une fois encore, une manière de marquer mon espace, une approche un peu oblique de ma pratique quotidienne, une façon de parler de mon travail, de mon histoire, de mes préoccupations, un effort pour saisir quelque chose qui appartient à mon expérience, non pas au niveau de ses réflexions lointaines, mais au cœur de son émergence.

Notes
concernant les objets
qui sont sur ma table
de travail